

Dépêche du 30/09/2011 par Anne CHAON

PARIS, 30 septembre 2011 (AFP) - Parmi les derniers nés dans la grande famille des festivals de cinéma, Lumière fête cette année sa troisième édition à Lyon, avec un retour sur les images fortes du passé et un hommage à Gérard Depardieu.

Le Prix Lumière lui sera décerné samedi 8 octobre pour l'ensemble de son oeuvre, comme il convient, mais aussi «le lien qu'il entretient avec l'histoire du cinéma»: après Clint Eastwood la première année, et Milos Forman l'an passé, Depardieu est le premier Français ainsi distingué.

Parce qu'il a beaucoup donné ces derniers temps pour distraire la galerie avec ses facéties et ses sorties parfois incontrôlées, Gérard Depardieu tend à brouiller, à 62 ans, l'image du grand comédien qu'il est.

«Mais c'est plus encore un acteur qui a embrassé tout le cinéma. Il a entraîné, suscité, réalisé et produit de nombreux films dont nombre n'auraient pu se faire sans lui et fait démarrer de jeunes cinéastes», rappelle à l'AFP Bertrand Tavernier, président de l'Institut Lumière et grand ordonnateur du festival avec Thierry Frémaux (directeur de cet institut et délégué général du Festival de Cannes dont il assure la sélection).

«Il a joué dans des films extraordinaires, avec Truffaut, Resnais, dans *Cyrano, Le Sucre*, tellement prémonitoire sur la crise actuelle», reprend Tavernier, qui viendra lui-même présenter au public ce film de Jacques Rouffio sur la spéculation boursière. «Quand il prend un rôle au sérieux, qu'il est confronté à un défi, il est magnifique», insiste le cinéaste, qui n'a pourtant jamais tourné avec l'ogre et cite encore «Sept morts sur ordonnance»: «il est gé-nial, gé-nial».

Bien sûr, d'autres grands, des Chabrol, des Rohmer auraient mérité pareil hommage, disparus alors que Frémaux et Tavernier bataillaient depuis 12 ans pour créer leur festival, conçu par des fous de cinéma pour des amoureux du cinéma qui veulent montrer que «le cinéma du passé n'est pas passé».

Lumière 2011 propose donc, de lundi jusqu'au 9 octobre, de revisiter l'oeuvre complète de Jacques Becker avec 13 films, de *Dernier atout* (1942), jusqu'au *Trou* (1960) en passant par *Casque d'Or* (1952).

«Becker est l'un des plus grands cinéastes français. D'ailleurs, le premier film que j'ai vu quand j'avais six ans, au sanatorium, c'était *Dernier Atout* : si je suis devenu cinéaste c'est grâce à la poursuite finale», confie Bertrand Tavernier. Quant à *Falbalas* (1945), «Karl Lagerfeld et Christian Lacroix assurent que c'est le meilleur film sur la haute couture».

Son enthousiasme se porte encore sur la rétrospective du cinéaste américain injustement oublié des années 30, William Wellman, les films de yakuzas japonais et les «sublimes moments du muet». Wellman, l'étudiant Tavernier en conservait le nom dans son cahier avec celui de John Ford et il a insisté pour qu'hommage lui soit rendu : aviateur blessé dans la Grande guerre aux côtés des Français, il gardait un éclat d'acier dans la tête et clamait n'avoir rien à craindre des patrons de studios hollywoodiens.

«C'était un anarchiste qui a brisé les codes, abordant des sujets comme la drogue, l'alcool, les femmes et les enfants battus, le lynchage» des années 30 à la fin des 50, résume le cinéaste.

C'est justement pour prouver que le cinéma ne meurt jamais que Lumière 2011 consacre sa soirée d'ouverture, lundi soir dans la grande Halle Tony Garnier, à *The Artist*, pari réussi en noir et blanc et muet de Michel Hazanavicius avec Jean Dujardin (prix d'interprétation à Cannes) et Bérénice Béjo. Le destin d'un acteur du muet déclassé par l'irruption du parlant.